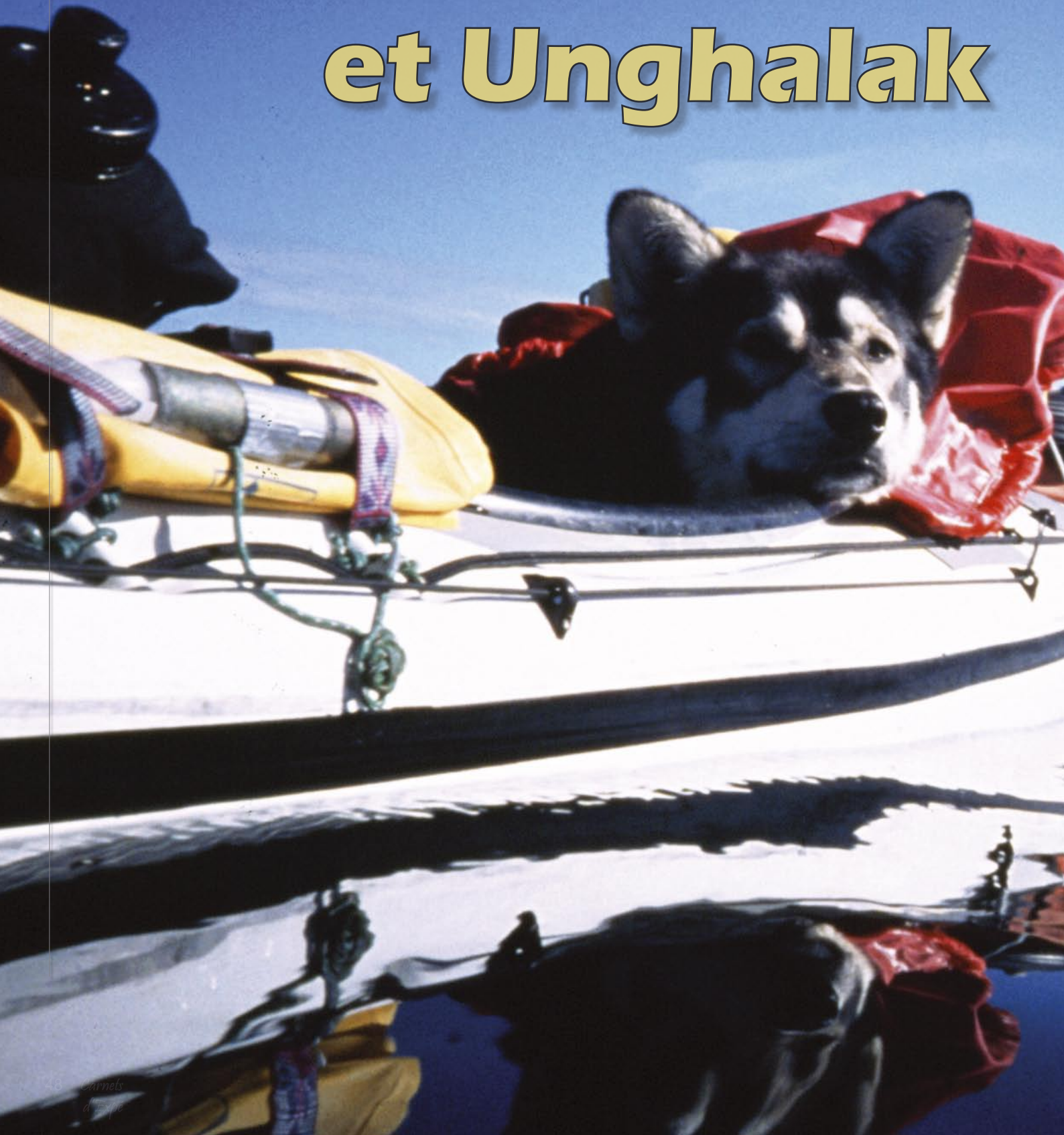




Kim Hafez et Unghalak

Kim

et Unghalak



Mon premier avait déjà parcouru 7000 kilomètres en canoë, du Québec à l'Océan
Glacial Arctique, en un an et demi.

Mon second, qui répond (dans le langage des Inuit) au joli nom de "Vent d'ouest",
a suivi mon premier dans cette nouvelle aventure.

Mon tout est un duo, parti d'Essonne en mars 2000 avec un kayak de mer biplace
pour une sorte de tour du monde, sans fin.

Cap vers le Nord avec Kim Hafez et son chien-loup, Unghalak.

Kim fait partie de ces voyageurs libres, de ceux qui ne cherchent pas à briller aux yeux
des autres. Et pourtant son périple relève très souvent du défi. Décidé à "presser la
vie jusqu'à sa dernière goutte",

Kim nous offre une belle leçon d'humilité, de communion avec la nature.

Une quête de bonheur et de connaissance de soi.

Voici la première partie du récit d'un long voyage de 4 années, de France jusqu'au
Canada en passant par la Scandinavie et le Groenland.

(la suite dans le numéro 5 de Carnets d'Expé !)

Texte et photos : Kim Hafez

Quatre années d'aventures dans le Grand Nord



Kim Hafez et Unghalak

Un homme, un chien-loup. Quatre années d'aventures dans le Grand Nord. Première partie

Au commencement, un rêve

Un rêve vieux comme l'humanité que l'on a tous enfoui quelque part en soi, certains moins profondément que d'autres naturellement. Je désirais faire le tour du monde. Du moins était-ce le prétexte que je donnais à mes proches pour justifier mon départ, car, secrètement, je rêvais plutôt d'une vie de voyageur, une sorte de tour du monde sans fin, sans but. Je ne voulais plus d'une aventure aseptisée, comme certaines que j'avais déjà vécues. Je ne m'imposais donc pas de destination, pas de limite dans le temps, désirant ainsi poursuivre l'expérience jusqu'au bout. Et voir où elle me conduirait.

Comme moyen de déplacement, je choisisais cette fois le kayak de mer. L'autonomie que m'offraient ses compartiments étanches permettait de naviguer dans n'importe quelle région du monde, jusqu'aux

« Secrètement, je rêvais plutôt d'une vie de voyageur, une sorte de tour du monde sans fin, sans but »

plus reculées et, grâce à un chariot flottant en acier inoxydable fait sur mesure et quelques chambres à air de secours, il était même envisageable de traverser à pied, kayak en remorque, tout un continent ! Un éventail de possibilités m'était donc offert et, pour être franc, je crois que j'étais ouvert à toutes. La première étape de mon nomadisme serait le Cap Nord, extrémité septentrionale de la Norvège continentale. Après, la logique suggérerait une incursion en Sibérie, mais elle était si loin que c'était illusoire de s'en préoccuper déjà. De la péninsule du Kamtchatka, je pourrais toujours

essayer de gagner l'Alaska, puis le Canada et le Groenland... Un rêve n'a pas d'horizon.

La préparation

C'est très simple : il faut essayer de penser à tout. Avant mon départ, je pris donc rendez-vous chez le chirurgien pour une appendicectomie et chez le dentiste pour me faire arracher une dent de sagesse qui ne présageait rien de bon. Je m'injectai également une dernière dose de vaccin contre la rage. Et voilà, j'étais fin prêt.

Mer Baltique (côte est de la Suède). Je viens d'installer le pavillon tricolore sur le tableau arrière du kayak, pensant en avoir mérité l'honneur, après avoir pagayé plus de trois milles kilomètres depuis Paris.



Quand ça vous "prend par la peau des fesses"...

Mon long périple en kayak de mer commença le 19 mars 2000, dans une bourgade de l'Essonne, là même où j'avais posé mon sac en revenant du Canada il y avait deux ans de cela jour pour jour : deux années pour chercher un boulot d'ingénieur, changer d'avis après en avoir trouvé un, écrire un livre, le voir publié, en vendre quelques-uns et m'organiser pour repartir.

En remorquant mon kayak avec l'aide d'Unghalak (car il nous fallait d'abord atteindre la Seine), encouragés par tous les copains qui s'étaient attroupés autour de notre attelage, un tas de questions surgissaient dans ma tête,

comme si à la dernière minute je remettais en cause une décision longuement réfléchie. Si pour une fois c'était les autres qui avaient raison ? On m'avait certifié que je n'arriverais pas à faire 5 milles une fois en mer, chargé comme je l'étais, sans parler du chien et de ma complète inexpérience du kayak de mer. Seule une chose était évidente ce matin-là : c'était en partant que j'aurais une chance de trouver des réponses. De toutes façons, il était trop tard pour faire marche arrière, même si ma petite sœur de 13 ans se mit à sangloter dans mes bras lorsque je fus prêt à embarquer. Elle ne comprenait pas. Elle ne voulait pas comprendre. Était-elle trop jeune pour savoir que je devais partir ? J'étais fait pour voyager comme certains sont faits pour être guide de haute montagne, moine ou coureur de fond. Tôt ou tard, ça vous prend par la peau des fesses et ça vous met sur le Chemin que l'On a tracé pour vous. C'est comme ça, il n'y a pas grand-chose à y faire et, croyez-moi sur parole, c'est formidable.

La Manche : un vrai cauchemar !

Je pagayais sur un biplace renforcé de tous côtés avec un pont rehaussé de plusieurs centimètres pour augmenter le volume de chargement, soit une charge totale, en rajoutant ma masse et celle de mon chien, de plus de 320 kg. Que j'étais évidemment seul à propulser. Je transportais entre autres 50 kg de nourriture, soit 5 semaines pour deux, tout le matériel de réparation et de secours nécessaire à un voyage au long cours ainsi que l'équipement d'hiver car, à - 40°C, il ne s'agit pas d'improviser. C'est sans doute pourquoi mon poignet droit, à force de pagayer avec les pelles à 90° pour réduire leur résistance au vent, me lança dès les premiers jours. Douleur que je mis sur le compte de mon manque d'entraînement : je ne totalisais en effet qu'une trentaine de minutes au compteur de ma pagaie double avant le grand jour.

Cependant, je finis par contracter une sérieuse tendinite qui m'empêchait de tirer sur la pagaie plus de cinq minutes d'affilée. Je ne parvenais bientôt même plus à me brosser les dents avec la main droite tant mon poignet me faisait souffrir. Par ailleurs, la navigation sur la Manche au mois d'avril se révéla un vrai cauchemar : un naufrage, de la casse, un abandon de plusieurs jours... les épreuves se succédaient, qui me

Itinéraire de Kim

- En rouge :
- En kayak ou à pied en remorquant le kayak (sauf au Manitoba : en canoë)
- En bleu :
- Norvège -> Groenland, en rafiote de pêche, le "Torita"
- Groenland -> Nouvelle-Ecosse, en cargo
- Quebec -> Manitoba, en voiture
- 1) Départ de Paris le 19 mars 2000, descente de la Seine
- 2) 1er hivernage : Laponie finlandaise
- 3) 2ème hivernage : Norvège au sud de Bergen
- 4) Rendez-vous avec le rafiote de pêche "Torita" au niveau d'Ålesund
- 5) Arrivée au Groenland, 2 août 2002, 63°2 Nord
- 5) Départ de Norsaq
- 6) Arrivée à Shelburne (Nouvelle-Écosse)
- 7) 3ème hivernage, Québec (je travaille dans un garage à voiture)
- 8) The Pas, départ pour une boucle de 3 000 km en canoë, juste pour le fun !





Kim Hafez et Unghalak

Page de droite :
Bivouac sous une timide
aurore boréale

firent perdre toute la confiance — peut-être excessive — que j'avais en moi. Le meilleur moment de ma journée demeurait le soir, lorsque je pouvais enfin me réfugier dans le duvet, fermer les yeux et oublier pour quelques heures le cauchemar dans lequel je m'étais fourré. Chaque minute sur l'eau était devenue une minute d'angoisse, même par beau temps : les courants se moquent bien du ciel. Souvent, avant de m'endormir, je lisais un passage de l'Ancien Testament, retenant l'honneur et le courage d'hommes ordinaires et la devise : "Sois fort et tiens bon" que je tentais désespérément de faire mienne. J'essayais simplement d'avoir assez de force pour me dire que j'irais où Dieu me conduirait, et d'avoir assez de foi pour y croire.

En Mer du Nord

Unghalak faisait preuve d'une vaillance exceptionnelle. Lorsque je chargeais le kayak le matin, il s'éloignait souvent, espérant retarder l'heure du départ, ou peut-être carrément l'annuler pour la journée. Il fallait le comprendre : même lorsque la mer était calme, le ressac déferlait avec un boucan à faire fuir tout chien de traîneau qui se respecte et "passer la barre" signifiait pour lui se prendre trois ou quatre bons rouleaux dans les dents, alors lorsqu'on ajoutait à cela un ciel noir ou du brouillard, du crachin et parfois un bon petit vent... il y avait de quoi alimenter nos peurs respectives. Pourtant, lorsque j'étais enfin prêt à mettre le kayak à l'eau, il n'hésitait jamais à gagner son poste d'équipage : tremblant de peur, il bondissait dans son cockpit, me donnant une des plus belles leçons de courage et de fidélité que l'on puisse donner. Sacré P'tit gars !

À Bray-Dunes, patelin situé à quelques centaines de mètres de la frontière belge où je liquidais mes derniers francs, j'eus la visite de mon père, de ma petite sœur, d'Émeric Fisset (le gérant de la maison d'édition Transboréal (ndlr : qui a édité le premier livre de Kim : Unghalak)) et de Yannick Michelat, armé de sa

nouvelle caméra, qui se lançait dans l'industrie du film. Si j'étais arrivé jusque-là, c'est que désormais tout était possible, et eux comme moi savions que nous ne nous reverrions pas avant plusieurs années. J'étais bel et bien entré dans ma vie de nomade au long cours, naviguant sous les étoiles du ciel à la grâce du Très-Haut. J'étais toutefois conscient que la partie ne faisait que commencer et que j'étais à la merci de la moindre erreur de jugement, car la mer ne me pardonnerait plus. Elle l'avait déjà assez fait. Je demeurais donc modeste dans mes ambitions comme dans mon optimisme. Je me rationalisais aussi bien en vives qu'en confiance regagnée. Il fallait mériter les choses peu à peu. Et c'est peut-être aussi pourquoi je préférerais gagner mon duvet à l'heure habituelle plutôt que de me rendre à une friterie avec ceux qui étaient venus me rejoindre pour une dernière interview, un dernier encouragement, un dernier adieu. Je me sentais par ailleurs tellement décalé par rapport au monde dont ils surgissaient si soudainement que je ne souhaitais pas me joindre à leur veillée. Je regrette aujourd'hui le manque d'enthousiasme dont j'ai fait preuve ce soir-là, mais j'étais bien incapable de partager ce que je venais de vivre tant mon cœur était encore éprouvé, persuadé que de toutes façons ils n'auraient pas pu comprendre.

Le franchissement de la digue de Bruges, le 6 mai, en plein orage, fut la dernière épreuve de ce houleux départ. Pendant une vingtaine de minutes, nous fûmes en permanence balayés par des déferlantes qui surgissaient dans tous les sens. Unghalak, trempé, encaissa sans broncher, tandis que je prenais presque un malin plaisir à traverser cette portion de mer chaotique. Après, à l'abri du large dans les vastes estuaires de Hollande, sous la pluie d'éclairs qui s'abattait tout autour de moi, parfois si dense que j'en étais aveuglé, je riais aux éclats tant j'étais soulagé de quitter la Mer du Nord. J'avais réussi à contenir l'effroi qu'elle et la Manche m'avaient inspiré. La foudre aurait tout aussi bien pu s'abattre devant mon étrave que je n'y aurais pas prêté plus d'attention.



Mon équipier

À défaut d'avoir rencontré une partenaire de voyage, j'avais fini par adopter un chiot esquimau des Territoires du Nord-Ouest, dans le fin fond de l'Arctique canadien, m'engageant ainsi un peu plus vis-à-vis du monde boréal. Unghalak, mot qui signifie "Vent d'ouest" en inuktitut (la langue des Inuit (*)), avait autant l'aspect d'un loup que d'un chien. D'ailleurs, aucun Inuk n'avait aperçu l'animal qui s'était accouplé avec sa mère, la seule à avoir du sang berger allemand parmi la centaine de chiens de traîneau du village. On avait voulu me le vendre pour quelques pièces ; comme j'étais sans un sou, je proposais de l'échanger contre les dernières cartouches de calibre 12 qu'il me restait et l'affaire fut rapidement conclue. J'assurais notre subsistance par du poisson fraîchement pêché ou par ceux que les Inuit conservaient dans de vieux fûts tout rouillés et qui étaient réservés aux chiens. Unghalak devint rapidement une bête robuste et se révéla un compagnon d'aventure idéal.

(* Au Canada, Inuk (singulier) et Inuit (pluriel) remplacent l'ancien mot Esquimau(x) qui a été jugé péjoratif par les Autochtones du Nord canadien.





Kim Hafez et Unghalak

Nous remorquons le kayak à travers la Laponie finlandaise à la recherche d'un toit et d'un boulot pour l'hiver

Malgré une progression sans histoire jusqu'au canal de Kiel, le moral restait encore en-dessous de la moyenne. Je pensais trop souvent à tout le chemin qu'il me restait à faire pour atteindre le Cap Nord, qui semblait de plus en plus inaccessible, et je me souciais chaque jour de beaucoup trop de choses terre à terre comme dénicher un endroit où passer la nuit, capturer un rayon de soleil pour faire sécher ma tente et mon duvet, avoir suffisamment d'eau douce pour laver mon caleçon et trouver près de la côte une poste où envoyer mes cartes postales ou une épicerie pour me ravitailler. Je m'inquiétais aussi en songeant à l'hiver, bien qu'on ne fût même pas encore en été, et au passage de certaines frontières avec P'tit gars. L'idée d'un retour possible — comprenez par là un retour au monde que j'étais en train de quitter — me mettait franchement mal à l'aise. À moins que ce voyage n'en finît pas, ou finît tragiquement. Les questions tourbillonnaient une fois de plus dans ma tête. Je n'étais sûr de rien et, au lieu de trouver des réponses au fur et à mesure de mes coups de pagaie, je me heurtais à un mur d'incertitude qui semblait à présent s'élever jusqu'au ciel. Même si je voulais réellement parvenir à vivre une vie de voyageur au jour le jour, sans me soucier du lendemain, c'était difficile de s'affranchir d'une certaine éducation et de remettre en question la façon de penser qui fait figure de référence dans la société dans laquelle on a grandi.

En Mer Baltique

Plages de galets et plages de sable alternaient le long des côtes danoises, désertes le plus souvent. À terre, lorsqu'il faisait beau, je vivais tout nu. J'aimais sentir le contact direct du vent et

du soleil sur ma peau. Cette communion naturelle avec la Terre était devenue, au fil de mes différents séjours en milieu sauvage, indispensable à mon équilibre et à mon épanouissement. Vivre à poil a aussi ses avantages : j'en profitais pour régulièrement plonger dans la mer et me débarrasser de la crasse accumulée. J'aimais me baigner dans l'eau froide lorsque les lueurs crépusculaires embrasaient l'horizon, sans m'y éterniser toutefois pour ne pas prendre le risque de me faire bouffer les orteils par des crabes et le reste par des méduses !

J'avais beaucoup moins peur quand le ciel était dégagé : sur la côte est de la Suède, même lorsque la mer me bousculait dans tous les

« J'étais enfin devenu ce que je voulais devenir : un voyageur »

sens ou lorsque le kayak partait en surf et que nous nous retrouvions en partie submergés, le beau temps me rassurait. Pourtant, si nous chavirions loin des côtes dans ces eaux qui étaient de plus en plus froides à mesure que nous gagnions

en latitude, je ne donnais pas cher de nos peaux. Cependant, le soleil brillait, les anges du ciel veillaient, je me sentais en harmonie avec la mer et j'étais sûr qu'il ne nous arriverait rien. Je me sentais bien. Intérieurement du moins. Car j'avais souvent les fesses trempées, la moitié de mon corps glacée par le vent et au moins une oreille complètement bouchée par les embruns. Quand Unghalak tremblait un peu, je le rassurais du mieux que je pouvais. Lorsqu'il se prenait un paquet de mer dans les dents, il tournait sa tête dans ma direction l'air de dire : "Tu l'as fait exprès ou quoi ?" ou "Tu l'as vue ? Tu l'as vue cette vague ?".

J'eus droit à plusieurs coups de vent sur la Baltique. Parfois sous le soleil, parfois sous une pluie d'éclairs. J'étais de toute façon trop fatigué pour avoir peur. Je crois que mon état physique s'était dégradé au point d'altérer mon jugement. Même en augmentant mes rations, je ne parvenais pas à retrouver mon énergie. Le 19 août, je calculais que j'avais parcouru 4 000 km depuis Paris. C'est-à-dire en cinq mois. C'était beaucoup.

Enfin dans la peau d'un voyageur

Puis vint le mois de septembre. J'aimais cette saison entre été et hiver. On ne pouvait raisonnablement pas parler d'automne sous ces latitudes car, soit l'été se prolongeait en été indien, soit l'hiver arrivait plus tôt que prévu. C'était juste un court répit avant la saison froide, un été qui s'éteignait. J'aimais ces fraîches journées où l'humidité et la nuit tombaient tôt, chassant les tiques, les moustiques et les touristes, mais où le soleil réchauffait encore la terre autant que ses rayons obliques le permettaient. D'ailleurs, j'avais le sentiment d'avoir enfin retrouvé, après des mois de navigation difficile, mes sensations d'homme libre, appréciant la rudesse de la vie sauvage. J'étais heureux de vivre. Heureux de respirer à pleins poumons le parfum de la mer. Tout simplement heureux d'être là, sans avoir



Voyageur : un choix de vie

Ce choix de vie s'est fait graduellement. Je commence à randonner en milieu sauvage à l'âge de dix-huit ans, où je suis émerveillé d'apprendre qu'avec une carte topographique et une boussole on peut explorer tous les recoins de la Terre, des plus beaux aux plus lointains. Je découvre aussi le sens profond du mot liberté et m'enivre de son délicieux parfum que notre société a, me semble-t-il, hélas depuis longtemps oublié. Quant au Nord, j'y viens instinctivement, comme aimanté par un champ invisible, et j'y trouve une autre manière de vivre. Mes voyages me conduisent toujours plus loin, dans des conditions toujours plus extrêmes. Je décide alors naturellement d'embrasser une carrière de voyageur, poursuivant telle quête d'idéal ou d'honneur. La gloire, la reconnaissance ? Non sponsorisé, peu médiatisé, je n'y ai pas droit et je me console en pensant qu'il vaut mieux chercher la gloire aux yeux de Dieu plutôt qu'aux yeux des hommes. Ici je fends du bois, là je déneige une allée, autant de petits boulots hivernaux qui me permettent de subvenir à des besoins que je m'efforce par ailleurs de limiter au strict nécessaire. C'est seulement ainsi que j'ai réellement l'impression de vivre, c'est-à-dire d'exister en tant qu'homme sur ma planète Terre et d'y accomplir ma tâche.



Voyageur non sponsorisé : un choix également

Je ne suis pas un coureur de sponsors. D'une part parce que c'est une démarche qui n'a pour moi aucun intérêt et donc pour laquelle je n'aurais aucune patience, mais surtout parce que cela irait à l'encontre de l'esprit même de mon nomadisme. Dépendre d'un matériel électronique ou de vêtements techniques pour assurer sa survie revient, je pense, à prendre au moins autant de risques que de ne compter que sur soi-même tout en s'en remettant à la Providence divine. Ce n'est donc pas une question de risque – ce dont je n'ai d'ailleurs jamais réussi à convaincre ma mère ! – tout au plus une question de confort, mais surtout une question d'état d'esprit. En effet, de quoi aurait l'air mon libre pèlerinage si j'étais suréquipé, bardé d'affiches publicitaires et tenu de rendre compte de chacun de mes mouvements ? J'ai donc préféré voyager humblement pour puiser dans la simplicité de mon nomadisme et le hasard providentiel des rencontres, toute la richesse de la vie.

à me justifier de quoi que ce fût. J'étais enfin devenu ce que je voulais devenir : un voyageur. Moi qui ne songeais qu'à abandonner au cours des premières semaines, je voulais désormais que ce voyage fût sans fin.

Laponie finlandaise

Le 15 septembre, j'entamais la remontée du fleuve Kemi, soulagé, je devais bien l'avouer, d'en avoir fini avec la mer et, une fois Rovaniemi dans mon dos, je continuais à faire route au nord en remontant la rivière Ounasjoki, tantôt à la pagaie, tantôt en remorquant mon kayak dans les rapides, sous les premiers flocons de neige de l'année. Lorsqu'un vieux Sami me fit signe du bord, je m'approchai pour voir ce qu'il me voulait (les ancêtres des Sami sont appelés Lapons dans l'ancien langage officiel : par Lapon, on entendait en Finlande une personne qui exerçait comme principal moyen de subsistance l'élevage des rennes, la pêche et la chasse). Il se demandait en fait ce que je portais aux pieds pour marcher ainsi avec de l'eau jusqu'aux cuisses. "Des sandales !" lui répondis-je en soulevant un pied, puisque nous communiquions essentiellement par signe — mon finnois n'était pas encore au

point. J'en profitai pour lui demander comment était la rivière en amont des rapides et devinai, d'après son charabia et ses grimaces, que cela deviendrait de mal en pis. Il était temps de voir ce que mon chariot valait vraiment. Je n'étais d'ailleurs pas mécontent de mettre la pagaie de côté pour marcher un peu. Je me trouvais à 500 km à vol d'oiseau au sud de la mer de Barents... largement de quoi me dégourdir les jambes ! De la Mer de Barents, je pensais rejoindre la Mer de Norvège en franchissant le Cap Nord. Pas avant le printemps 2001 toutefois : même si la forêt nous soustrayait en partie du vent et que, de fait, il faisait en apparence plus doux, l'hiver ne tarderait en effet guère à s'installer pour de bon. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je le passerais et, d'ailleurs, je m'en fichais complètement.

« Moi qui ne songeais qu'à abandonner au cours des premières semaines, je voulais désormais que ce voyage fût sans fin. »

Je découvrais le bonheur, après toute une journée de marche, d'ôter mes godillots pour enfiler les sandales et laisser mes pieds respirer, même lorsqu'il neigeait un peu. J'étais également heureux de rester au sec dans des vêtements autrement plus confortables qu'une veste et un pantalon de kayak étanche en Cordura. Comme le bois mort abondait, je passais de longs moments à rêvasser devant mon feu de camp. J'écoutais



Kim Hafez et Unghalak

distraitemment les bûches siffler en se vidant de leur humidité, la clochette d'Unghalak résonner dans le sous-bois lorsqu'il courait après quelque écureuil, ou encore les geais de Sibérie piailler de loin en loin, uniques sons dans ce monde parfaitement silencieux.

Nous pénétrâmes bientôt dans une région beaucoup plus sauvage où la piste qui filait vers le nord n'était plus qu'une simple tranchée creusée à travers les conifères. N'y résonnaient, dans le silence religieux de la forêt boréale, que le martèlement de nos pas et l'écho de nos chants. Unghalak avait les coussinets à vif et la marque du harnais gravée sur la peau à force de tirer, et moi des cloques sanguinolentes aux talons, de taille comparable à celle des trous dans mes chaussettes.

Nous poursuivions cependant notre route vers le septentrion, bien au-delà du cercle polaire, au rythme d'une vingtaine de kilomètres par jour.

« Presser la vie que je sentais en moi pour en extirper jusqu'à la dernière goutte, avant que je n'eusse plus la force de presser »

En soirée, je donne l'autorisation à Unghalak d'achever notre longue journée sur l'eau par un 500 mètres nage libre. Ce dont il ne se fait généralement pas prier. Des bandes antidérapantes collées sur le pont lui permettent de se livrer à toutes les acrobaties.

Premier hivernage (Laponie finlandaise)

Huit mois après avoir quitté Paris, je trouvai un emploi dans une ferme à chiens de traîneaux. Il faut dire que les gars de la région d'Ivalo m'avaient bien aidé dans ma recherche d'emploi, et que le bouche à oreille lapon marchait admirablement bien dans ces pays quasiment inhabités en dehors des saisons touristiques. On m'offrait de passer l'hiver dans une cabane en rondins sans électricité

ni eau courante, dans les bois, au milieu de 150 huskies de Sibérie. Un poêle à bois, modèle Klondike, une lampe à huile et quelques bougies la rendaient vivable. "Le dernier guide y a vécu pendant deux ans" me dit-on pour me convaincre que ma nouvelle demeure n'était

pas aussi misérable qu'elle en avait l'air. Un lit, une table, une chaise en occupaient presque tout l'espace. De toutes façons, je ne trouvais aucun mal à y ranger mes maigres possessions et signai, après quelques jours d'essai dans la ferme, un contrat jusqu'au 1^{er} mai 2001.

Au Finnmark

Le 30 avril 2001, nous étions à nouveau en route, attelés au kayak puisqu'il fallait encore marcher avant d'atteindre un cours d'eau qui se jetait dans la Mer de Barents. Le fleuve Tana nous permettrait de franchir la frontière norvégienne à la pagaie, donc ni vu ni connu (fusil de chasse et chien obligeaient). Le paysage se vallonnait davantage et, pendant les descentes, je souffrais horriblement des genoux. J'avais si mal que la douleur me réveillait plusieurs fois par nuit. L'état des coussinets de mon chien empirait également de jour en jour. Cependant, l'effort commun ressouda rapidement l'équipage : P'tit gars et moi retrouvions l'intimité d'une meute à deux. Heureusement que mon équipier était en pleine forme car, moi, j'aurais plutôt eu besoin de vacances pour me remettre de l'hiver. Travailler tous les jours par - 20 °C en pleine nuit boréale m'avait un peu usé.

Au nord-ouest, les sommets enneigés de Norvège nous encourageaient à tirer plus fort et à marcher plus vite. Les sapins avaient progressivement fait place à des bouleaux rabougris sans feuilles, tandis que le paysage s'ouvrait sur une multitude d'étangs, de ruisseaux et de plaques de neige qui miroitaient sous les feux du soleil. Quelques oies ou canards solitaires avaient devancé leurs confrères. Un héron faisait des bonds de cent mètres pour échapper aux crocs de mon chien. En effet, pour celui-ci aucune fatigue ne justifiait de passer à proximité d'une proie sans au moins essayer de la capturer. Je devinais que le busard et le bruant des neiges étaient aussi dans les parages, mais leur immobilité et la couleur de leur plumage les confondaient avec la végétation rase.



Mon chien esquimau

Quand Unghalak ne recevait pas les vagues en pleine gueule, je crois qu'il était plutôt heureux de sa vie de bohémien, surtout lorsqu'il y avait des lièvres dans le voisinage, mais aussi des tétras, des campagnols, des faisans sauvages, des œufs de sternes, il referma même un jour ses crocs sur un poisson vivant... bien que le gros de son alimentation fût constitué de croquettes. Notre relation était très bonne et le lien qui nous unissait se renforçait au fil des kilomètres : un geste de la main, une syllabe prononcée, un regard et aussitôt Unghalak avait compris ce que j'attendais de lui, de même qu'il savait me faire comprendre quand il avait peur ou quand il avait la vessie pleine. Pour équilibrer la gîte du kayak, il suffisait par exemple que je dise : "Eh P'tit gars ! la tête : l'autre côté !" pour qu'il reposât sa lourde gueule sur l'autre bord de l'hiloire. Si mon chien avait soif, il effleurait le fond de son bol avec la truffe. S'il fixait mes mains du regard, la tête à peine penchée sur le côté quand je lui demandais : "Tas faim ?", c'est que la réponse était affirmative (la réponse à cette question était d'ailleurs à peu près toujours la même). Un léger mouvement des oreilles ou de la tête, un son à peine perceptible, une certaine expression dans les yeux, une posture particulière, tout était langage que je déchiffrais immédiatement.



En Mer de Barents

Là, parmi les fjords du Cap Nord, la terre était restée telle que Dieu l'avait forgée à l'aube de sa Création : belle et imposante, dangereuse et sans pitié. Pagayer dans ces lieux reculés était un réel bonheur pour les yeux. Les parois de mille mètres enserrant ces gigantesques bras de mer accentuaient l'impression de profond isolement qui enveloppait ici tout être vivant. De loin en loin, à peine percevait-on le ronronnement d'une barque de pêcheur, néanmoins les fjords étaient si vastes et l'homme si éloigné que l'on demeurait seul. Phoques, marsouins et macareux moines y trouvaient leur compte, vivant comme moi au rythme de la mer. Progressivement, les chutes de neige s'espaçaient pour laisser place à de gros tas de flocons fondus ou à un feu nourri de grêlons souvent aussi bref qu'inattendu. Chaque heure réservait ainsi ses instants de surprise, rythmés par la force du vent. Le long des fjords, quelques plages de galets offraient des emplacements de choix pour y installer son campement. Souvent, un lit de végétation d'une diversité étonnante trahissait la présence d'une source ou d'un torrent, et les moules, que les marées basses découvraient, rendaient possible un séjour prolongé en ces lieux par ailleurs inaccessibles autrement qu'en kayak. La vue sur le cirque enneigé définissant mon horizon rendait alors le site exceptionnel. Vierges d'hommes et revêtues de leur fine robe blanche, les montagnes de cette région nordique s'offraient à l'explorateur des premiers temps que j'avais l'impression d'être – tant l'isolement était parfait – en découvrant avec grâce leurs vallons tout ruisselant de la fonte des neiges encore à ses débuts. Et les difficultés de la mer étaient dans ces conditions largement adoucies. Chaque soir, je m'endormais serein, bercé par mille chants d'oiseaux heureux d'assister comme moi à l'explosion d'une nature qui buvait

le soleil 24 heures sur 24.

Unghalak, lui aussi, renaissait après un hiver sombre et glacé, se débarrassant rapidement de l'épais manteau de fourrure argentée qui l'enveloppait, et bondissant ça et là comme une gazelle dans l'espoir de retomber de tout son poids sur une malheureuse souris dont il avait flairé la présence. Alors que la fine queue imberbe dépassait encore de ses babines noires, arborant le sourire niais d'un clébard satisfait, il s'allongeait près de moi, l'air innocent pour ne pas avoir à partager sa proie qui de toutes façons n'était plus partageable. Toutefois, de sa chasse je n'avais cure si ce n'était le plaisir d'admirer ses impressionnantes envolées. La véritable curée, elle, nous viendrait des eiders qui sillonnaient l'Arctique depuis peu par compagnies entières et des morues, aussi nombreuses et faciles à pêcher que les brochets du Nord canadien. Vidées, coupées en deux le long de l'épine dorsale et posées sur une pierre plate ou à même la braise, arrosées d'huile d'olive et assaisonnées de bonnes épices (on trouve en Scandinavie un délicieux mélange de citron et de poivre), elles constituaient un mets des plus satisfaisants.

En Mer de Norvège

Les fjords de Norvège nous offrirent des eaux relativement sereines. Je devais néanmoins me méfier au passage de certains caps ouverts sur l'océan, véritables cimetières improvisés à rafiots de pêche, où les courants de marée soulevaient une mer hachée au moindre vent. Ailleurs, ces derniers se révélaient faibles,

La région du Cap Nord : sauvage, parfois effrayante

En bas
Le pont du kayak biplace est minutieusement aménagé. À bâbord : la voile et les arceaux constituant le mât, la canne à pêche démontable, la thermos de thé chaud et bien sucré, l'appareil photo compact étanche. Au centre : le pied de mât orientable, le compas de mer, la pompe à eau et son manche, la carte dans son protège carte. À tribord : un tube pvc (contenant les jumelles, le GPS, la bombe anti-ours et un thermomètre), le tube de crème solaire, la gourde d'eau, le couteau de mer et la boussole (indispensable pour calculer un azimut sur la carte ou y mesurer une distance). De part et d'autre, les deux moitiés d'une pagaie de secours démontable en bois.





Kim Hafez et Unghalak



Le fleuve Tana (au Finnmark) nous conduira jusqu'en Mer de Barents

certainement en raison des pertes de charge que le dédale des îles occasionnait. En dehors des goulets et notamment en cas de hauts-fonds, je trouvais souvent des contre-courants salutaires qui permettaient finalement de s'affranchir des horaires capricieux du flux et du reflux. Admirer un soleil qui n'en finissait pas de se coucher était un bonheur quotidien, car ce mois de juin fut exceptionnellement beau. Et chaud ! La transition avec le rude hiver que je venais de passer était brutale.

Pendant des semaines, je dressais le campement à 5 heures du matin et prenais mon petit-déjeuner à 15 heures. Cependant, je ne dormais quasiment plus. Ah ! Ce soleil de minuit... une vacherie de la nature ! Un vrai attrape-nigaud pour touristes ! La nuit n'est plus, c'est chouette, ça change, et voici qu'on ne s'arrête plus de pagayer. Ou alors seulement vers 6 heures du matin lorsque l'on se rend compte qu'on a loupé quelque chose, mais quoi ? au bord de la multi-tendino-déchirure généralisée. Donc, bien sûr, on s'installe pour la nuit, je veux dire le jour, en comptant repartir dès la fraîche. Après tout qu'y a-t-il de mal à inverser

son emploi de la lumière ? Mais ça, c'est la théorie, car après une ou deux heures de sommeil, le soleil cogne si fort sur le double toit qu'il devient impossible de fermer l'œil, quant à choisir entre la fournaise ou les moustiques... Lorsqu'on a pigé qu'on s'est fait avoir, il est déjà trop tard : on est victime d'insomnie chronique. Il n'y a plus qu'à se contenter de fermer les paupières afin de réhydrater un peu la cornée. Quelle histoire ! Alors, le soleil de minuit, mes amis, vous feriez bien de vous en méfier.

Fin juillet 2001, je me trouvais déjà au sud des Lofoten, cette sarabande de péninsules qui se télescopent jusqu'à cent kilomètres au large des terres, formant le nez crochu si caractéristique au profil de la Norvège. Les côtes de ce pays, qui étaient de loin les plus belles de mon parcours, m'encourageaient dans ma course vers l'horizon. Je tentais chaque jour de rattraper le soleil qui, maintenant, en plongeant quotidiennement de l'autre côté de la mer, prenait sur moi une longueur d'avance. J'installais souvent mes quartiers – tente, kayak, corde à linge et lignes de pêche – sur le flanc oriental d'un îlot, bien à



à mes yeux, et pas le temps qu'on passait à faire semblant de presser. Je trouvais amusant de voir comment il était question exactement du contraire dans le monde : presque partout, les hommes cherchaient par tous les moyens à vivre le plus longtemps possible. Contre la pollution et le stress des villes, on inventait des purificateurs d'air d'appartement et de nouvelles thérapies. On appelait ça le progrès de la science. Et on était applaudi. Je préférais de loin la vue panoramique des îlots où je campais : champs de vagues et océans de montagnes qui remuaient dans le vent, ruisselant sous les chaudes lumières vespérales.

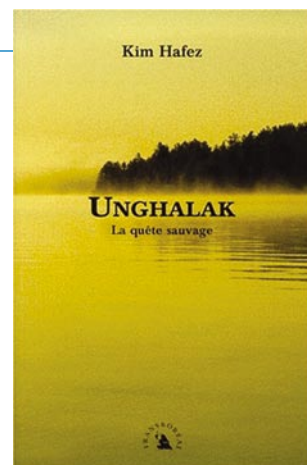
Second hivernage (Norvège)

Fin septembre 2001 : deux mendiants campent dans un parc de la banlieue de Bergen. L'un sale, une barbe de terroriste, le ventre creux et l'autre, le poil terne et à l'affût de la moindre souris. Nous survivions alors, il n'y a pas de honte à le dire, de ce que l'on voulait bien nous offrir : pain, fruits, poissons, et surtout espoir.

... A suivre dans le prochain numéro de Carnets d'Expé.

Unghalak, le livre !

Unghalak, la quête sauvage, c'est le titre de l'excellent livre de Kim Hafez dont nous vous avons déjà parlé dans Carnets d'Expé n°2. Mais pour ceux qui l'auraient raté, cet ouvrage raconte avec beaucoup de poésie sa précédente aventure. Pendant un an et demi Kim a traversé, seul, le Canada en canoë pour rejoindre l'Océan Glacial Arctique. Voyage étonnant et palpitant dans l'univers rude et grandiose qu'est le grand Nord canadien. A la rédaction on a adoré ! Editions Transboréal, 336 pages. 21,34 euros.



l'abri des bourrasques d'ouest : sable blanc, port naturel, lagon turquoise, havre de paix au cœur de la tourmente que la nature se plaisait à offrir au voyageur pour reconstituer ses forces. Et j'en avais besoin. En soulevant mon kayak pour lui faire des rotations de 180° et le monter ainsi tous les soirs jusqu'au bivouac, mon intestin avait fini par sortir de ses gonds en plusieurs endroits : j'avais un début d'hernie abdominale multiple. Je repoussais également mes limites pendant la journée en tirant sans relâche sur les bras. Des rations presque doubles de spaghetti, les morues pêchées, les canards abattus et 250 g de chocolat par jour m'aidaient à tenir le coup. Ce n'est pas que je me hâtai d'arriver, car non seulement je n'avais nulle part en particulier où arriver, sans compter que je m'éloignais de ce Nord que j'aimais tant, mais l'urgence, il y en avait une évidemment – il y en aurait toujours une – était de presser la vie que je sentais en moi pour en extirper jusqu'à la dernière goutte, avant que je n'eusse plus la force de presser. C'était seule la quantité de ce jus de vie qui avait de la valeur



A suivre ...